

négalif fort éloquent. Tout le mess battit des mains.

Or, continua le héros, ma cousine adore l'équitation. Et de fait, elle a raison, car, à cheval, elle est divine. Elle monte un grand diable de cheval, haut comme le cheval du colonel, mais plus maigre. un de ces chevaux secs qui ruent, vous savez ? Celui-là ne dément pas les traditions de sa race : il rue à tout propos et sans propos. Il faut voir alors Clémentine, perchée sur cette machine fantastique, s'incliner gracieusement en avant à chaque ruade ! Pendant que cette bête de l'Apocalypse fait feu des quatre pieds, ma cousine a l'air aussi à son aise que si elle vous offrait une tasse de thé.

Eh ? c'est une maîtresse femme, ta cousine ? fit observer un officier.

Oh ! oui, s'écria Pierre, vous le verrez bien. Or, il y a à peu près six semaines, c'était au commencement de mai, j'étais assis sur un de ces banes qu'on a dans les jardins, vous savez ? une très longue planche posée à ses deux extrémités de façon à fléchir sous le poids du corps. Oui, une balançoire à mouvement vertical.

Justement. J'étais assis là-dessus, aidant à ma digestion par un exercice mesuré, me balançant légèrement de bas en haut et de haut en bas, comme un bonhomme suspendu à un fil de caoutchouc. Il tombait des chenilles d'un gros arbre qui ombrageait cette balançoire, je les vois encore, — lorsque j'entendis un fracas de portes vitrées.

Oh ? me dis-je, une vitre cassée.

Je prête l'oreille. Non ! la vitre n'était pas cassée. —

Sauvé ? merci, mon Dieu ? pensai-je en reprenant ma cigarette.

J'avais à peine proféré cette oraison jaculatoire, que j'aperçus un tourbillon blanc qui dégringolait le long du perron. Il faut vous dire que ce perron est composée de neuf marches si hautes, qu'on se cogne les genoux contre le menton quand

on les monte. Jugez un peu s'il est facile de les descendre ! Le tourbillon blanc arrive sur le gazon, m'aperçoit surrête effaré, reprend sa course et se jette dans mes bras si fort, que je manque de tomber à la renverse de l'autre côté du banc.

Oh ! mon cousin, je suis bien malheureuse ! me dit Clémentine en pleurant à chaudes larmes.

Je l'avais reçue dans mes bras, je n'osai l'y retenir : les fenêtres de la maison nous regardaient d'un air furibond. Je l'assis sur le banc auprès de moi et je repris ma place. J'avais perdu ma cigarette dans la bagarre.

Contez-moi vos peines, ma cousine ! lui dis-je.

Elle est toujours jolie : mais, quand elle pleure, elle a quelque chose de particulièrement attrayant.

Maman me fera mourir de chagrin : dit-elle en se frottant les yeux de toutes ses forces avec son mouchoir, dont elle avait fait un tout petit tampon gros comme un dé à coudre. Elle ne veut plus que je monte Bayard !

Votre grand cheval ? fis-je un peu interloqué.

Oui ! mon pauvre Bayard, il m'aime tant ! Il est si doux !

Sur ce point, je n'étais pas de l'avis de Clémentine mais je gardai un silence prudent.

Maman lui en veut, je ne sais pas pourquoi... Pour me contrarier, je crois. Eh bien : oui, il rue quelquefois : mais qui est-ce qui est parfait ?

Je m'inclinai devant cette vérité philosophique.

Hier il était de mauvaise humeur, notre juge de paix est venu avec nous à pied jusqu'au bois...

Je le sais, je vous accompagnais.

Ah ! oui. Eh bien ! arrive au fossé de sable, Bayard s'est mis à ruer, et le juge de paix a été couvert de poussière. Ah ! ah ! fit Clémentine déjà consolée, en éclatant de rire : mon Dieu, qu'il était drôle ! En a-t-

il mangé, du sable ! Ça l'empêchera de parler à ses pauvres paysans, qu'il malmène ! Et maman est furieuse ! Elle dit que Bayard est une vilaine bête, et qu'il faut lui faire trainer le tonneau... vous savez, le tonneau pour aller chercher de l'eau de source, là-bas, dans la vallée.

Oui, oui, je sais.

J'espère bien que lorsque on l'attellera il se dépêchera de tout casser et qu'il défoncera le tonneau.

Ah !

Maman aura beau dire Bayard n'est pas une vilaine bête. Et puis, s'il a ruer hier, ce n'est pas sa faute...

Ah ! ce n'est pas sa faute ? fis-je en regardant Clémentine à la dérobée.

Non ! dit-elle bravement, c'est moi qui l'ai fait ruer. Ça m'accuse ; je le lui ai appris.

Vous avez trouvé un écolier docile, lui dis-je, ne sachant que répondre.

Oh ! oui, il était peut-être un peu disposé de naissance, mais il est très obéissant.

Pour cela... ajoutai-je.

Clémentine n'y fit pas attention. Je le déteste, ce juge de paix, reprit-elle. Savez-vous pourquoi ?

Non, ma cousine.

Eh bien, c'est un prétendu ! C'est pour cela que maman est si fâchée.

Un petit frisson de jalousie me mordit le cœur. Jusque-là, je n'avais regardé Clémentine que comme une enfant absurde et charmante : mais l'ombre de ce juge de paix venait de bouleverser mes idées.

Un prétendu pour ? vous lui dis-je.

Pour moi, ou pour Sophie, ou pour Lucrèce ou pour... (Elle nomma encore quelques sœurs.) C'est un prétendu en général, vous comprenez mon cousin.

L'idée de ce prétendu "en général" était moins effrayante. Cependant, je ne retrouvai pas ma tranquillité première. Clémentine, tout à fait calmée, avait mis en branle